

## Notes de l'école de communauté avec Julián Carrón en visioconférence depuis Milan, 24 mars 2021

*Textes de référence : L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, Engendrer des traces dans l'histoire du monde, Éditions Parole et Silence, Paris 2011, chapitre 3, paragraphes 1 et 2 « Un protagoniste nouveau dans l'histoire » et « Pour la gloire humaine du Christ » (pp. 147-168).*

- *What Wondrous Love is This?*
- *Il popolo canta*

### *Gloire au Père*

Bonsoir à tous ! Nous commençons notre travail en reprenant le chapitre 3 du livre de l'école de communauté : « Un peuple nouveau dans l'histoire pour la gloire humaine du Christ ». comment avons-nous découvert la naissance d'un peuple ?

*Ciao Julián ! En lisant le passage où Giussani dit qu'un peuple naît d'un « lien entre des personnes suscité par un événement perçu comme décisif pour la signification historique » (p. 147), j'ai été frappé de voir qu'à l'école où j'enseigne la philosophie, même le Covid-19 est indiscutablement un événement : et pas un obstacle au rapport entre les élèves comme on le pense souvent. Pendant les cours, il me semble percevoir entre nous la possibilité d'un lien encore plus fort, justement en ce moment, dans un rapport vrai car nous sommes tous rassemblés, embrassés (entre guillemets) par le même fait – cette pandémie - si déroutante et si pénible. C'est justement parce que le peuple « est une réunion d'êtres raisonnables qui s'unissent afin de jouir paisiblement ensemble de ce qu'ils aiment » (p. 148), qu'il me semble qu'il nous unit tous, qu'il est en train de faire naître en classe un amour entre nous, une amitié, absolument impensable avant. Il a mis à nu toute forme d'embourgeoisement, de superficialité, de distance entre professeur et élève (qui de toutes façons subsiste, à juste titre, dans une certaine mesure), en permettant des rapports vrais et en démontrant comment ce qui peut nous maintenir unis, ce qui peut nous pousser à mettre la caméra au lieu de nous occuper de nos affaires, n'est qu'une passion réciproque pour notre destin. Comme le dit Giussani, on affirme « le facteur idéal », peut-être pas encore explicite et conscient, mais il est là : la question confuse sur le fait qu'appuyer sur ce bouton (en distanciel) pour mettre la caméra soit le seul espoir pour que quelque chose se produise, qui a une origine bien précise et indiscutable pour moi, et qui, pour l'instant, est pour eux la surprise face à une sympathie humaine. Il n'y a qu'un seul danger, c'est qu'« une société décline lorsqu'elle ne sait plus gérer l'idéal qui l'a générée » (p. 149).*

C'est surprenant de voir ce que don Giussani nous présente pour nous faire comprendre comment naît un peuple avec l'exemple des deux familles qui vivent sur pilotis ; il ne part pas de quelque chose d'abstrait mais de quelque chose de concret qui génère petit à petit une unité - dit-il - entre deux familles, puis entre cinq, puis entre dix, à mesure que la génération grandit et cette unité est une lutte pour la survie et, finalement, pour affirmer la vie. Cela ressemble à ce que tu as raconté : face à un besoin tu te sens uni aux élèves et aux collègues dans la lutte pour affirmer la vie pour que le temps de la pandémie ne soit pas « contre » vous. Le risque que les pilotis puissent être emportés par le fleuve pousse à résister et à chercher un endroit adapté pour vivre. En d'autres termes : un besoin de vie crée un lien entre des étrangers qui deviennent

un peuple ; non pas en raison d'un accord ou d'une stratégie mais à cause d'un besoin. Puis - justement pour répondre à ce besoin - ils se donnent un idéal commun et identifient les instruments et les moyens pour l'atteindre en se soutenant dans une fidélité réciproque, avec une aide mutuelle pour faire face à la situation. Tout cela les conduit à partager un amour pour les choses qu'ils aiment, c'est-à-dire pour leur propre vie.

*Il y a quelques semaines, je parlais dans la cour de l'université avec un ami à propos de sa thèse (il étudie la philosophie et moi lettres modernes) et il me parlait de Platon. Puis nous sommes passés de la thèse à la diaconie que nous avons faite la veille avec les étudiants de notre université. À un certain moment, un jeune s'est approché de nous, il s'est arrêté (je l'avais repéré du coin de l'œil) et nous a abordés en nous disant : « Excusez-moi si je vous dérange. Je vous interromps parce que j'ai entendu que vous parliez de philosophie. Je suis en première année de philosophie et je n'en ai jamais entendu parler de cette façon qui me semble une façon intéressante d'en parler. Je suis entouré de camarades d'études qui visent leur réussite à l'examen ou du moins à être prêts pour le jour où ils seront appelés, alors qu'il m'a semblé que, vous, vous parliez de philosophie en toute amitié, qu'il y avait une entente entre vous. Cela m'a donné envie de parler de philosophie avec vous ». Le dialogue a été très simple puis nous avons échangé nos numéros et nous avons déjeuné ensemble le lendemain. Cela m'a frappé par rapport à ce qu'on lisait dans l'école de communauté, en fait, j'ai pensé : « Qu'aura-t-il perçu de notre échange ? ». Il est certain que ce sont des sujets absolument passionnants - surtout pour nous - mais il a certainement déjà entendu des gens plus compétents ou plus experts sur ces sujets mais peut-être pas avec le même enthousiasme concernant la vie entière. En nous entendant parler de philosophie, il doit avoir saisi quelque chose qui touchait à son besoin, qui intéressait son besoin. À travers la philosophie, à travers le dialogue qu'il avait surpris, il doit avoir entendu quelqu'un, une certaine façon humaine de dialoguer qui a répondu à son besoin. Et cela m'a semblé être analogue à la raison pour laquelle, moi aussi, je suis entré dans le peuple de Dieu : moi aussi, dans des circonstances en partie différentes, j'ai entendu quelqu'un qui, par sa façon de parler, sa façon d'étudier, sa façon de vivre l'amitié, répondait à mon besoin.*

Je suis frappé par le lien que tu as fait entre ce qui est arrivé à cet inconnu et ton expérience car cela m'a rappelé ce que nous avons dit ces dernières semaines : ce que nous avons rencontré, l'expérience que nous vivons aujourd'hui, nous met en rapport avec l'origine de l'histoire qui nous a rejoints. Tu n'étais pas présent quand cette histoire a commencé mais tu peux voir dans le présent comment elle a commencé, sans devoir faire je ne sais quelle recherche historique ! Pendant que je t'écoutais parler, je pensais à la façon dont don Giussani aurait bondi sur sa chaise en t'entendant parler car c'est la raison pour laquelle il a commencé cette histoire : répondre à un besoin d'une façon que, vous aussi, vous avez saisie comme étant pertinente pour votre vie ! Ce peuple est né pour montrer que la foi est pertinente face aux exigences de la vie, c'est-à-dire aux besoins pour vivre. C'est pour cela qu'en l'entendant dire maintenant, don Giussani s'exclamerait : « C'est la raison pour laquelle j'ai commencé et qui est arrivée jusqu'à vous ! ».

De ceci, naît une unité, un rapport entre le « moi » de chacun avec son propre besoin et le « nous » que nous surprenons tout au long du chemin. Par conséquent, la question du rapport entre le moi et le nous émerge.

*Je commence par un passage du chapitre : « L'unité des personnes d'un milieu donné, en lien avec la communion de tous ceux qui croient au Christ et qui Le reconnaissent présent a une*

*incidence aussi bien sur la société actuelle que sur l'histoire comprise comme continuité de la société. [...] Par nature cette unité (qu'elle soit de deux ou de deux cents millions de personnes) a une incidence sur la société jusque dans la sphère politique et sur l'histoire dans sa dimension culturelle et civile » (p. 156). Je n'ai pas compris pourquoi Giussani lie l'unité entre ceux qui croient au Christ présent avec l'incidence sur la société et sur l'histoire. J'ai toujours pensé à l'impact des chrétiens dans la société comme étant la conséquence de nombreux sujets singuliers qui, générés par la communauté, apportent au monde une diversité qui perturbe le milieu et, si Dieu le veut, le change à terme. C'est pourquoi cette insistance sur l'unité ne sonne pas tout à fait juste pour moi et j'aimerais la comprendre mieux. Que veut dire ce que Giussani affirme par rapport au lieu de travail, par exemple ? Cela signifie-t-il qu'une présence reconnaissable de l'Église est nécessaire pour que les chrétiens puissent avoir un impact dans un milieu donné ? Si je pense à la période d'isolement que nous sommes contraints de vivre, alors le thème de la relation entre unité des chrétiens et incidence sur la société me semble encore plus difficile à comprendre. Comment cette unité peut-elle se manifester au monde si nous ne pouvons pas nous retrouver physiquement ?*

Comment pouvons-nous répondre à cette question ? Comment cette unité peut-elle se manifester au monde si nous ne pouvons pas nous retrouver physiquement ?

*Ciao, Julián. Bien que je l'aie déjà lu plusieurs fois (peut-être de manière superficielle), en le reprenant, j'ai été frappé par ce passage du chapitre : « En ce sens, le “nous” entre dans la définition du “je” : ce sont les personnes qui définissent le destin, la capacité opérationnelle et le génie affectif, donc fécond et créatif, du “je”. Si le “nous” du peuple entre dans la définition du “je”, le “je” touche à sa grande maturité, comme reconnaissance de son destin personnel et comme totalité de son affectivité, s'identifiant à la vie et à l'idéal du peuple » (pp. 138-139). Cela m'a fait bondir car c'était aussi une provocation pour reprendre le travail de ces dernières semaines qui a recommencé en distanciel avec tous ses problèmes et la lassitude. La réunion du 30 janvier sur l'éducation et l'école de communauté ne m'a pas laissé tranquille, surtout devant le regard de mes élèves, dont plusieurs ont été contractés le virus avec leur famille. Alors comment faire pour rester face à la douleur de certaines classes tellement dévastées par le virus ? La lecture de ce passage m'a rappelé ce que don Giussani a dit de Saint Herman l'estropié, en citant Martindale qui a écrit : « Pas un seul instant, de toute sa vie, il n'a pu se sentir “à l'aise” ». (in L. Giussani, Pourquoi l'Église, Le Cerf, Paris 2012, p. 274), et de l'énorme créativité qu'a généré en lui l'appartenance à ce « nous » des personnes qu'étaient les amis de son monastère. J'ai pensé à raconter cette histoire aux jeunes : j'ai vu lentement plusieurs de leurs visages changer et le dialogue qui s'est instauré était surprenant. J'ai demandé : « De quoi avez-vous besoin pour vivre ? ». « Il faut quelqu'un qui t'aime et ne t'abandonne jamais », a répondu l'un d'eux. Toute la créativité que je peux mettre en œuvre avec mes élèves naît et renaît dans cette même appartenance. J'ai pensé au nombre de fois où je considère comme acquis ce « nous » du peuple qui définit encore aujourd'hui mon moi, mais par grâce, c'est un « nous » présent qui me mobilise continuellement et définit mon destin devant mes élèves, même dans ces circonstances difficiles. Merci parce que je comprends de plus en plus comment le travail de l'école de communauté m'aide à saisir de nombreux aspects de la beauté dans ma vie qui, autrement, seraient ensevelis par l'ennui, la peur et le néant.*

Comme vous le voyez, le « nous » est toujours présent. « Si le “nous” du peuple entre dans la définition du “moi” » comme tu l'as justement rappelé, « le “moi” atteint sa pleine maturité, c'est-à-dire la reconnaissance de son destin personnel et l'accomplissement de la totalité de son affectivité propre, en s'identifiant avec la vie et l'idéal du peuple » (p.149). Par conséquent, il

n'existe pas un "moi" qui appartient à un peuple comme le nôtre et qui n'ait pas en lui le "nous". L'exemple que tu as fait de saint Herman l'estropié me semble très significatif : ce moi avec toute sa fragilité que nous connaissons (pas un instant de sa vie il n'a pu se sentir "à l'aise") a été engendré de telle façon qu'une énorme créativité a fleuri en lui, comme nous le savons, qui a généré à son tour un peuple. Mais parfois, lorsque nous pensons au "moi" – par exemple au travail comme tu le disais – nous y pensons comme à quelque chose d'isolé. Ce n'est pas comme ça. En effet, tu es au travail avec un "moi" changé, avec un "moi" qui a déjà en lui le "nous". Alors, la question c'est que « cette unité (qu'elle soit de deux ou de deux cents millions de personnes) » (p. 156) existe et s'illustre dans le monde. Mais nous, nous considérons très souvent comme acquis que mon "moi" est présent justement parce qu'il y a un "nous" présent qui me relance continuellement et définit mon destin. C'est de là que naît l'action puissante dont vous témoignez. Il n'est pas nécessaire d'avoir une génialité particulière ou des dons, il suffit de se laisser engendrer par ce lieu d'appartenance, un lieu qui génère des "moi" avec le "nous" en son sein. Au point que lorsque cet étudiant en philosophie entend nos deux amis parler d'une certaine façon, il s'approche, étonné par la nouveauté qu'ils apportent. Chacun de nous, pour être vraiment lui-même, ne peut pas ne pas montrer en tout ce qu'il vit le "nous" par lequel il est généré. La question est donc comment nous nous laissons engendrer jusqu'à porter partout le "nous" qui est dans notre "moi", même quand nous sommes seuls. Si ensuite nous nous trouvons avec d'autres amis à côté de nous, imagine, c'est encore mieux ! Mais le "moi" de chacun a déjà en son sein le "nous" si nous nous laissons engendrer.

*J'ai vécu cette dernière période de façon aride en me levant le matin avec tout le poids de la journée sur les épaules et en ressentant l'Angélus glisser comme de l'eau sur une toile cirée. Ou bien en trouvant que tous les mots du texte de l'école de communauté sont beaux, précieux, mais « lointains » et sans aucun impact immédiat sur mon état d'esprit. Cependant, quelque chose est en train de changer cette semaine. J'en ai parlé aux amis de mon groupe et leur aide a fait remonter à la surface le seul point du texte qui avait peut-être réussi à me surprendre : « La condition est qu'il [le "oui"] se fonde, s'appuie et se construise sur le pardon, en l'acceptant. Accepter le pardon est peut-être la chose la plus difficile même si elle reste par ailleurs très simple » (p. 153). Dans le passage sur le pardon, je me serais attendu à quelque chose comme : « Nous, avec l'aide de Jésus et de la compagnie, nous sommes capables de pardonner aux autres », ou quelque chose du genre. Je ne me serais jamais attendu à cela : « Accepter le pardon », parce que je suis déjà bien comme ça, je n'ai rien à me faire pardonner, donc... Alors que non ! Les jours suivants, quelque chose a changé, dans le sens où j'ai commencé à reconsidérer les choses qui arrivent et les personnes que je rencontre comme quelque chose dont j'ai besoin pour vivre, quelque chose ou quelqu'un qui vient à moi pour m'aider à être à nouveau heureux, et pas comme des choses et des personnes dont je dois me défendre, comme il m'arrive souvent de le penser. Accepter le pardon implique d'accepter que j'ai besoin d'être corrigé (parce que je me trompe) et finalement d'être pardonné. Mais tout cela n'est pas si « paisible », ce n'est pas une question résolue une fois pour toutes, parce qu'à chaque instant (aujourd'hui encore) j'ai tendance à être tranquille et à m'enfermer dans ma « tanière protégée », au lieu d'accepter de m'ouvrir à Son pardon, aux circonstances qui se présentent à moi dans ma vie quotidienne. Merci, père Julián.*

Merci à toi ! Qui ne peut pas se reconnaître dans la description que tu as faite de l'aridité, du poids de la journée, de l'Angélus qui glisse sur nous et de ressentir les mots que nous lisons comme lointains ou sans incidence sur notre vie ? Mais tout a changé quand tu as accepté – en en ressentant la nécessité - d'être pardonné, corrigé, et alors tu as commencé à fleurir. Sans

cette expérience de pardon, il n'y a pas de possibilité de rapport vrai et durable avec quoi que ce soit ! Par conséquent, on comprend pourquoi accepter ce pardon est l'origine - dit don Giussani - du peuple : « Il y a une page de l'Évangile qui décrit de façon existentielle l'irruption du Peuple nouveau dans l'histoire, avec sa nouvelle tâche d'appartenance au Christ et de participation à sa mission » (p. 151). Qui de nous aurait pensé à la page que Giussani avait en tête ? Qui aurait relié l'origine du Peuple nouveau au « oui » de saint Pierre, qui se laisse pardonner et donc engendrer par toute la passion du Christ pour notre vie ? « Le "oui" de Pierre » dit don Giussani, « ouvre une connexion entre la vocation de la vie personnelle et le dessein universel de Dieu. En quoi consiste ce lien entre le moment personnel et la totalité mystérieuse du dessein de Dieu, et que produit-il ? » (pp. 151-152). Il produit un peuple ! À travers le « oui » de Pierre, Jésus exprime ce lien en lui recommandant de prendre soin de Ses agneaux et c'est comme s'il lui disait : « Je guiderai Mon troupeau à travers toi ». C'est ainsi que nous aussi, nous faisons l'expérience du triomphe de la pitié du Christ pour l'homme et pour chacun de nous. Et le point ultime à travers lequel le Christ continue de nous rejoindre avec Sa pitié, c'est le peuple né du charisme de don Giussani : nous pouvons reconnaître que le Christ est présent car nous sommes rejoints par la pitié du Christ envers chacun de nous !

*Ciao. À cause du virus, j'ai vécu quelques semaines d'isolement au cours desquelles le désir de ne pas gâcher une seconde du temps que Dieu me donne a explosé en moi. Mais, comme cela arrive souvent, plus j'essaie de le faire, plus je vois des résultats désastreux. Une chose dont je me suis rendu compte, c'est que le malaise et l'angoisse que j'éprouve normalement lorsque ma vie est rythmée par le travail et le reste de la vie quotidienne, sont les mêmes que ces matins où je dois me lever sans but précis. Mais alors ce n'est pas un problème de circonstance ! J'ai été frappé par ce qu'une amie a écrit : « Qu'est-ce qui rend la vie vie ? Il faut une route, une éducation qui nous permette de faire le travail de la raison, qui nous permette de donner une raison adéquate à ce que nous voyons ». Après une école de communauté avec mon groupe, je suis ressorti très nerveux, blessé et plein de mesure sur moi-même : « Moi, je ne suis pas comme eux, je ne fais pas le travail qu'ils font, je vauds moins qu'eux ». Voir ce bonheur sur leurs visages m'a gêné. J'ai vu un gouffre s'ouvrir en moi ; le côté absurde, c'est que le jour même, j'avais reçu de nombreux cadeaux qui m'avaient ému alors que le soir, j'étais triste. Toujours cette amie m'avait aussi écrit : « Regarde profondément qui tu es et ce que tu désires ». Je me suis couché en colère, mais le lendemain matin, je me suis dit : « Ça ne va pas ! Je souhaite ne pas me perdre dans l'affirmation de moi-même ». J'ai appelé une autre amie qui était intervenu à l'école de communauté car ce malaise, je voulais le mettre face à un "tu". Un dialogue vraiment libérateur est né, empreint d'une façon d'embrasser véritablement ma petitesse, qui m'a fait fondre et remettre devant les cadeaux de la veille, y compris l'école de communauté ! Le lendemain, j'ai appelé une amie dont l'anniversaire était passé, à qui j'ai fait part de la douleur de ne pas l'avoir appelée, et qui m'a dit : « Même cette douleur est un chemin car tu es en train de m'appeler maintenant ! » Une immense gratitude a surgi en moi parce que je suis continuellement accompagné par Lui à travers des visages bien précis, il y a une surabondance d'initiatives dans ma vie, il y a un amour sans calculs. Il vient me prendre à l'intérieur de ma limite où tout est chemin, même mon sentiment avec des hauts et des bas. Le fait qu'Il se produise est pour moi, maintenant. Cet amour infini me fait respirer. Merci aussi parce que ce soir, j'ai pu mettre devant toi ces faits. Et merci pour la grande paternité que tu continues à nous montrer.*

C'est la pitié du Christ pour ton destin qui est arrivée à toi à travers les différents amis et qui t'a remis constamment en mouvement jusqu'à te faire ressentir une gratitude immense qui a fait

émerger toute ta personne. Une appartenance qui - lorsque nous l'accueillons dit don Giussani - permet de commencer un nouveau rapport avec tout. En citant le « oui » de Pierre, il dit : « Le "oui" de Simon est le début d'une nouvelle relation de la personne singulière avec toute la réalité » (p. 152). Très souvent, nous nous demandons : « D'où cette nouveauté de rapports que nous désirons tous viendra-t-elle ? ». Giussani répond que cette nouveauté arrive en laissant entrer le Christ dans notre vie comme Pierre l'a fait ! Le « oui » au Christ est le début d'un rapport nouveau, non seulement entre la personne singulière et Jésus, mais d'un rapport nouveau qui investit toute la réalité ! À qui cela ne plairait-il pas qu'il investisse le rapport entre l'homme et la femme, entre parents et enfants, la façon de vivre l'éducation ou de regarder le ciel, de se lever le matin, d'aller travailler, de regarder ses propres limites et ses doutes ? Tout ceci regarde la promesse de Jésus de rendre nouveau chaque aspect de la vie. Nous ne réussissons pas à générer nous-mêmes la nouveauté dont nous avons besoin pour être constamment reconstruits. Demandons-nous alors : jusqu'où va cette nouveauté ?

*En lisant l'école de communauté dans mon petit groupe, nous sommes tombés sur le passage de Newman et nous avons voulu comprendre ce que signifie la phrase du début : « L'Église chrétienne, comme société visible, est nécessairement une puissance politique ou un parti. Elle peut être un parti triomphant ou persécuté, mais elle doit toujours avoir les caractéristiques d'un parti qui a la priorité dans l'existence par rapport aux institutions civiles qui l'entourent » (p. 157). Qu'est-ce que cela signifie pour chacun de nous et pour le mouvement dans le contexte culturel d'aujourd'hui ? Merci pour ton aide constante sur le chemin.*

Merci à toi. Nous venons de dire que du « oui » de Simon naît un nouveau rapport qui investit toute la réalité, homme et femme, parents et enfants, éducation, travail, et nous pouvons ajouter maintenant ce que tu dis : la politique. Ce peuple ne laisse rien de côté. C'est pour cela que don Giussani commente l'écrit de Newman en soulignant qu'« un homme saisi par le Christ, et donc possédé par la vie de l'Église, doit y puiser, tout au long de sa vie, les raisons, les motifs et les images de ce qu'il doit faire, dans tous les domaines, même celui de la politique". (L. Giussani, *Un avvenimento nella vita dell'uomo (Un événement dans la vie de l'homme, ndt)*, Bur, Milan 2020, p. 247), c'est-à-dire à partir de cette appartenance. L'Église ne peut pas ne pas avoir les caractéristiques décrites par Newman ; l'appartenance à l'Église concerne tout, même la vie sociale et la politique. Voyons si l'expérience de quelqu'un offre un éclairage pour répondre à ta question.

*Ciao, Julián. À l'université, nous avons eu les élections pour le conseil qui s'occupe de l'enseignement où l'on ne se présente pas avec une liste, mais personnellement. Il faut s'inscrire pour être candidat et il y a quelques jours, un représentant d'une liste d'extrême gauche est venu me voir et m'a dit : « Je pense que tu devrais être candidat ». Je lui ai alors demandé : « Pourquoi me dis-tu cela, étant donné qu'à l'université tu as toujours essayé de me mettre des bâtons dans les roues ? », et il m'a dit : « Je te dis cela parce que je vois que tu es ami avec les gens, et à mon avis le conseil de l'enseignement a besoin de quelqu'un qui regarde les personnes de cette façon ». Lui et moi n'avons en commun que l'amour de la physique et celui de l'université, c'est pourquoi cela m'a tant impressionné qu'il me dise quelque chose de ce genre. Alors, je me suis demandé : « Finalement, qu'a-t-il vu pour me dire ça ? ». L'école de communauté m'a aidé, là où il est dit : « La responsabilité des chrétiens est d'être ce qu'ils ont connu, ce qui est devenu partie intégrante de leur esprit et de leur cœur. Nous sommes donc responsables d'être ce que nous sommes, ce à quoi nous avons été appelés par Jésus dans le baptême et dans la rencontre qui l'a fait se développer. Notre responsabilité est d'être amis*

*selon une rencontre déjà faite. Cette amitié ne peut pas rester sans incidence sur les relations qui s'établissent dans la famille, au travail, dans la vie sociale et politique » (p. 159).*

L'appartenance à ce peuple qui est le nôtre génère des personnes comme toi qui, même face aux adversaires politiques, vivent de telle sorte qu'un étudiant d'extrême gauche, lorsqu'il faut une personne qui se soucie de l'enseignement pour ses propres compagnons, pense que toi seul, parce que tu es capable d'être ami et à cause de la manière dont il te voit être en rapport avec les autres, peut être la personne juste pour cette tâche politique. Cela me frappe. Qu'a-t-il vu pour arriver à penser : « Je peux faire confiance à ce garçon, alors je veux l'encourager à être candidat parce que ce sera un bien pour tous, pour l'université, pour ses camarades » ? Il ne te l'a pas proposé parce qu'il ne savait pas qui tu étais et qu'il était ton adversaire, mais justement parce qu'il te connaît, parce qu'il sait combien tu es ami avec les autres. Ceci n'est qu'un exemple ; il n'épuise pas toute la question, mais il illustre le type de contribution, de collaboration que nous pouvons donner à la vie publique lorsque nous sommes générés comme tu as été généré : un amour envers tes compagnons à l'université, au point de te soucier des choses qui les concernent.

La même chose se produit dans l'amitié, comme tu l'as lu : « Notre responsabilité est d'être des amis selon une rencontre déjà faite » (p. 159). Une amie a envoyé une question à ce sujet.

*Ciao. Comme je m'occupe de ma mère alitée depuis de nombreuses années, je vis une sorte de « réclusion ». Un jour, je me sentais accablée au point de dire que je n'en pouvais plus, en ressentant toute l'injustice de la vie car cette situation m'oblige à une dépendance totale par rapport à la disponibilité d'autres personnes pour trouver du temps même pour les choses normales : les courses, un rendez-vous chez le médecin, une promenade. Mais il a suffi d'un moment où je me rappelle les visages joyeux de mes amis spéciaux pour que je recommence à ne pas étouffer mon désir infini, ce désir indispensable pour faire le chemin vers la joie que je veux pour moi-même. Je l'ai raconté à une personne qui, de bonne foi, m'a invitée à prendre en considération mes petits désirs pour ne pas étouffer. Je me suis rendue compte que je n'ai pas besoin d'être soutenue de cette façon : en effet, j'ai déjà la tête pleine de ce que je voudrais et là où c'est possible je le fais. Moi, j'ai besoin de quelqu'un qui m'aide à demeurer à la hauteur de mon désir infini ! Alors que souvent j'ai l'impression que nous nous en détournons. Non pas parce que le désir infini et les désirs finis sont des alternatives, mais parce que le désir infini est en fait perçu comme quelque chose qui n'est pas très concret. Je te demande donc d'approfondir, d'abord : que signifie « être amis selon une rencontre déjà faite » (p. 159) ? Deuxièmement : qu'est-ce que c'est que « s'aider à redécouvrir la réalité, à redécouvrir ce qui est, s'aider à regarder, à toucher, à voir et sentir tout [tout !] ce qui est, de façon à arriver à dire : "Lui seul est". » (p. 164) ?*

Qui a découvert ce « être amis selon une rencontre déjà faite » ?

*Bonsoir. La lecture de l'école de communauté cette semaine m'a touchée comme rarement dans ma vie. Ces derniers mois sont très étranges pour moi, le poids de la situation mondiale commençant à se faire sentir comme une lassitude constante dans mes journées. La famille a été jusqu'à présent un pilier suffisamment solide pour m'accompagner, tout comme les appels occasionnels avec les amis. Mais tout cela peut-il vraiment suffire ? Le changement a été progressif : lentement, j'ai cessé de contacter mes amis, la lecture de l'école de communauté est devenue de plus en plus un poids, jusqu'à ce que je décide que cela n'en valait plus la peine. Le résultat final de tout cela a été un vide désespéré qui se faisait sentir dans chaque journée,*

*avec constamment des distractions et des émotions extérieures. Mes journées étaient désormais devenues une juxtaposition constante d'ennui profond et d'agitation extrême. Et au plus fort de tout cela, j'ai repris le nouveau chapitre de l'école de communauté, presque comme par besoin d'un dernier lieu inamovible. Deux points m'ont fait changer d'avis. Premièrement, la façon dont est décrit le peuple, la totalité d'une telle compagnie, la tension commune vers l'idéal comme ce qui définit la vie de l'individu qui ne peut exister que grâce à l'existence au sein du peuple. Combien cela m'a manqué, je ne le reconnais que maintenant. Cela m'a ouverte à un regard sur la communauté qui était nouveau pour moi, réel je dirais, car je n'avais jamais ressenti un besoin aussi concret de compagnie dans ma vie. Elle est là, simple, précise, la réponse au type de compagnie dont j'avais besoin, parce qu'une compagnie fortuite n'est pas suffisante face à certains manques que le cœur porte. Le deuxième point peut probablement être résumé par la phrase suivante : « La présence est la caractéristique de l'être de Dieu ». Ici, dans le monde. Cette phrase est une gifle en pleine figure. Il y a donc quelque chose, me dit-on, qui est présent, toujours, vrai, ici et maintenant ? Et le texte poursuit : « Voilà la gloire humaine du Christ : que son être devienne concret et tangible ici et maintenant comme la signification exhaustive de tout » (p. 164). Après la gifle, cette phrase est au contraire une bouffée d'air frais. Cette phrase est vraie pour moi aussi, en la lisant je sentais comme impossible physiquement d'en nier même une virgule : comment pourrais-je nier qu'ici, ici, sont décrits toute mon existence et le besoin profond de mon cœur ? Et ainsi, simplement mais en réalité très douloureusement, même la question des prochains Exercices – « Y a-t-il un espoir ? » - ne peut rester sans réponse, ni être joliment accrochée au mur avec un beau post-it, collé dessous, sur lequel on aurait écrit « Christ » comme réponse. Nous savons tous avec quelle facilité un coup de vent décroche les post-it ! Je veux que cette question s'imprime toujours et pour toujours dans mes matins pour pouvoir, je l'espère, chaque soir m'endormir en donnant une réponse affirmative ; non pas à cause d'une positivité stupide et naïve, mais en reconnaissant un Amour qui œuvre sans cesse dans ma vie, n'attendant que moi. J'ai de plus en plus d'affection pour ta compagnie sur ce chemin.*

Merci, parce qu'avec ton témoignage, tu as répondu à la question de savoir comment être amis selon la rencontre faite : ce dont tu as besoin, c'est d'une compagnie dans laquelle tu peux percevoir la tension commune vers l'idéal. C'est une amitié selon la rencontre faite, parce que la rencontre introduit la tension à ne pas se satisfaire, à être constamment repris dans nos distractions pour nous lancer toujours plus vers ce pour quoi nous sommes faits, vers l'accomplissement du désir infini pour lequel le Mystère nous a créés. C'est pour cela qu'il ne nous suffit pas de satisfaire les petits désirs pour nous sentir bien, comme tu le disais. Nous avons besoin d'une compagnie qui soit à la hauteur de notre désir infini et qui puisse continuellement le réveiller en moi à travers quelque chose de réel, de concret. C'est la caractéristique de l'être de Dieu, qui à l'inverse semble si souvent abstrait. Nous arrivons ici au point que Giussani identifie : « Le danger mortel de l'Église d'aujourd'hui est l'abstraction (même lorsqu'elle dit "Christ") ; et à partir d'un mot abstrait, on peut faire tous les discours possibles et imaginables » (pp. 163-164). La question est donc de savoir comment nous voyons en nous la victoire sur cette abstraction.

*Depuis quelque temps, j'ai commencé à faire l'expérience de l'apprentissage dans une association qui s'occupe de l'accueil des migrants, des toxicomanes et des sans-abris. Mon tuteur m'a proposée, en plus de quelques heures au bureau, de participer au service par roulement de soirée et de nuit. J'ai fait face à une grande douleur, un grand abandon, j'ai rencontré des personnes souffrant de maladies psychiatriques et de graves dépendances. Une*



*fois le service terminé, je rentrais chez moi et j'étais contente. Mais j'étais aussi consciente d'un cri sourd en moi : je ne comprenais pas le sens de mon face-à-face avec la douleur des autres et celui de mon action et de mon affairement. Je sentais une disproportion entre moi et cette imposante présence de la douleur, une disproportion inquiétante. Le lendemain - c'est le deuxième fait - j'ai assisté aux funérailles de la sœur d'un de mes grands amis qui souffrait d'un grave handicap qui l'obligeait à être en fauteuil roulant et qui devait être assistée pour tout. Il s'est passé là-bas quelque chose d'énorme pour ma vie qui a également éclairé l'expérience de la soirée précédente. Je me suis rendue compte que finalement il ne sert à rien d'aller vers les autres sans avoir conscience de la raison pour laquelle cette famille a pris soin ainsi de cette jeune fille, à savoir la présence du Mystère qui habite le monde. Le Mystère s'est vraiment fait chair ? La réponse naturelle qui jaillissait de mon cœur était que oui, j'étais en train de faire l'expérience d'un monde nouveau dans le monde de toujours. J'ai vécu cette heure de messe comme je n'avais jamais rien vécu, mais vraiment rien ! Il s'est produit quelque chose qui a bouleversé ma façon de regarder le monde. J'ai réalisé que je désire servir le monde comme ses parents l'ont fait. Elle était - et est - le signe du Mystère parmi nous, et c'est seulement pour cette raison que les membres de sa famille pouvaient la regarder de cette façon. De cette expérience est né en moi un nouveau sentiment de disproportion qui était cependant totalement différent de celui de la veille. Le désir d'approfondir le sens de ce que j'avais vécu ce jour-là est né en moi. De là, a également surgi un désir de traiter bien le monde, parce qu'il a été créé. En marchant à travers la ville le lendemain, j'ai réalisé que je ne voulais pas jeter par terre un morceau de papier que j'avais dans la main et je me sentais idiote, je pensais : « Ce n'est pas comme si ces choses futiles pouvaient m'aider à approfondir le sens de ce que j'ai vécu ! ». Je sentais au contraire que, de façon mystérieuse, cela passait aussi par ce petit détail. Le soir, un grand désir m'est venu - pour la première fois aussi clair - de suivre ce lieu qu'est l'Église que j'ai rencontré par le biais d'amis. J'étais frappée de lire dans le texte de l'école de communauté que « la gloire de Jésus est un fait de ce monde et non de l'au-delà », et qu'« un homme d'il y a deux mille ans ne peut être présent ici : s'il est présent ici, il est Dieu » (pp. 162 et 164). Cela m'impressionne de dire ces choses, car avant l'autre jour, je ne les aurais pas comprises et j'aurais eu peur de les dire. Mais j'ai vécu quelque chose qui m'a « enlevée ». Je repense que je suis dans une histoire qui m'a amenée ici. Pour moi, c'est une révolution et je me demande : comment est-il possible de vivre toutes les choses à la hauteur de cette découverte que j'ai faite ?*

La première question est de reconnaître ce qui est vainqueur de l'abstraction dont nous parlions avant. « Ce qui surmonte l'abstraction n'est que le présent » (p. 163), quelque chose de présent. Tu l'as vu dans la façon dont cette famille a traité leur fille handicapée, puis tu l'as perçu clairement dans la messe : « Il ne sert à rien d'aller vers les autres sans avoir conscience de la raison pour laquelle cette famille a pris soin ainsi de cette jeune fille, à savoir la présence du Mystère qui habite le monde [...], un monde nouveau dans le monde de toujours ». Cela a réveillé tout ton désir d'accompagner et de suivre ce lieu qu'est l'Église, en appartenant à ce lieu auquel nous participons tous. Pourquoi ? Parce que c'est là que s'illustre la gloire de Jésus, qui est un fait de ce monde, pas de l'autre monde. Jésus existe parce qu'il est présent, parce qu'il est présent au milieu de nous ; et nous le voyons de manière si concrète que nous Le reconnaissons présent. Tu te demandes : « Comment est-il possible de vivre toutes les choses à la hauteur de cette découverte que j'ai faite ? ». Quelle perspicacité faut-il avoir, quel travail faut-il faire pour pouvoir vivre avec la conscience du caractère concret du Christ, pour ne pas Le réduire à quelque chose d'abstrait ? Tout ce que nous nous disons ce soir a ce caractère concret.

*Je cite : « Il n'existe rien en dehors de la passion pour la gloire humaine du Christ, qui puisse donner de la joie au cœur de façon un tant soit peu stable et équilibrée » (pp. 164-165). À propos de ce passage, lors d'une école de communauté, une personne nous a demandé : « Vous avez des exemples de ça ? ». Je me suis rendue compte qu'au cours de l'année écoulée, depuis le premier confinement, j'ai beaucoup progressé sur ce point. Pendant cette période, par rapport aux restrictions et aux choses que je ne pouvais pas faire, j'ai découvert une étrange sérénité en moi, même si je voyais autour de moi des gens abattus, maussades, en colère. J'ai commencé à me demander l'origine de cette sérénité, en étant prête aussi à trouver comme réponse, qu'au fond, il en est ainsi parce que je suis superficielle et inconsciente. Mais petit à petit, je me suis rendue compte que cette sérénité n'était pas de l'inconscience, mais le fruit du chemin que je suis en train de faire, à petits pas, au sein de cette compagnie. Cette sérénité vient d'une expérience, l'important est de faire mémoire. Pour cette raison, d'une manière mystérieuse pour moi, j'ai vécu la situation du confinement avec sérénité et même avec curiosité. Je voulais découvrir ce que je pouvais apprendre de cette situation. Je me suis rendue compte que cette expérience, apparemment tellement banale, je l'ai aussi vécue lorsque mes parents ont été hospitalisés à cause du Covid-19. Il y a eu une nuit en particulier - quand mon père était encore à la maison avec moi - où j'ai fait complètement l'expérience de mon impuissance face à cette situation. Jour après jour, j'ai réalisé que j'avais une sérénité qui venait aussi de l'expérience du premier confinement : j'aurais été idiot de nier ce que j'avais vécu, je me serais reniée moi-même si j'avais nié l'expérience d'une certitude née silencieusement à partir de nombreux petits faits survenus dans ma vie. La seule chose que je pouvais faire était de rester à regarder ce qui se passait étape par étape. Ces jours-là, j'ai réalisé que j'étais totalement impuissante, et pourtant cette impuissance était soutenue. Je m'explique : ce qui permettait à cette impuissance de ne pas m'écraser, a été vraiment la compagnie (signe de la compagnie de Quelqu'un de plus grand qui ne me laisse pas seule) et la prière des amis. Voilà, pour moi, c'est l'expérience de la passion pour la gloire humaine du Christ qui met la joie dans mon cœur de façon stable, en toute circonstance. Et je sais que je pourrai nier cette expérience, mais jamais l'oublier.*

Merci. « Comment est-il possible », alors, « de vivre toutes les choses à la hauteur de cette découverte ? », demandait l'intervention précédente. Simplement, comme tu le dis, la seule chose à faire est de continuer à regarder ce qui se passe pas à pas, en nous éduquant à cette attention, afin de découvrir que même notre impuissance est soutenue, et qu'il y a par conséquent quelque chose de réel à l'œuvre qui te fait expérimenter que la gloire humaine du Christ est présente. Ce qui permet d'être à la hauteur de la découverte faite est - pour répondre à la question d'avant - la mémoire. Mais la mémoire, comme nous l'avons vu ce soir et comme Giussani nous l'a toujours enseigné, n'est pas seulement un souvenir pour nous, mais quelque chose de présent. Ce soir, vous avez tous fait référence à des choses réelles, présentes : un amour entre nous ; une amitié absolument impensable auparavant ; entendre parler de philosophie avec un enthousiasme qui ne va pas de soi ; le « nous » dans la définition du « moi » qui rejoint ainsi sa plus grande maturité ; la créativité face à toutes les circonstances (même dans l'enseignement à distance) ; la reconnaissance que Son événement me fait respirer ; une immense gratitude pour une surabondance d'initiatives dans sa propre vie. Nous pourrions rester ici jusqu'à minuit uniquement en nous rappelant, en faisant ressortir la mémoire de tout ce qui illustre combien la présence est la caractéristique de l'être de Dieu. Comme le dit saint Thomas, cité par don Giussani : « Le nom "Celui qui est" signifie être dans le présent, et cela convient souverainement à Dieu, dont l'être ne connaît ni passé ni avenir ». Mais cette Présence a été décrite de manière encore plus palpable à travers le Verbe fait chair, présent parmi nous ;

aujourd'hui nous pouvons davantage le toucher de nos mains, après avoir écouté tous ces interventions. « Celui qui est présent au milieu de nous est le Christ, Verbe incarné, né d'une femme, mort et ressuscité » (p. 164). Si nous citons ces mots, ces phrases, détachés des faits que nous avons racontés, tout devient abstrait et l'école de communauté n'est qu'un ensemble de phrases qui ne nous touchent pas, quelque chose de vide. Alors que c'est le contraire : « Un homme d'il y a deux mille ans ne peut être présent ici : [et] s'il est présent ici, [c'est parce qu'] il est Dieu. Voilà la glorification du Christ » ! « Je reconnais quelqu'un de Présent qui est dominant et déterminant. S'il n'en était pas ainsi, il ne serait pas présent » (p. 164). C'est pourquoi don Giussani nous dit quel est le travail à faire, quelle est l'initiative à prendre continuellement : « Il convient alors de s'aider [s'aider mutuellement, en tant qu'amis] à redécouvrir la réalité, à redécouvrir ce qui est, de s'aider à regarder, à toucher, à voir et sentir tout ce qui est, de façon à arriver à dire : "Lui seul est". Voilà la gloire humaine du Christ : que son être devienne concret et tangible ici et maintenant comme la signification exhaustive de tout. Si quelque chose restait en dehors du Christ, Il ne serait rien, car Il ne serait plus le Seigneur » (p. 164). Toute la tentative de cette histoire à laquelle nous appartenons est l'éducation pour Le surprendre présent. Giussani a fait un très beau résumé de ce que nous faisons ici en tant qu'amis : nous aider à Le reconnaître présent. C'est cela la mémoire, qui introduit une tension continue : nous pouvons rester « toujours bestiaux » mais nous sommes « toujours luttant » (T.S. Eliot, Cori da « La Rocca », Bur, Milan 2010, p. 99), sans jamais aller ailleurs, parce que c'est la seule possibilité pour rendre - comme nous l'avons déjà dit - la vie « vie ».

École de communauté. La prochaine école de communauté en visioconférence aura lieu **mercredi 19 mai à 21 heures.**

Pendant cette période, nous travaillerons sur le paragraphe 3 du chapitre 3 « Un peuple continuellement défait et reconstruit ». À l'école du mois de mai, nous reprendrons aussi les notes de l'introduction des Exercices de la Fraternité.

Exercices de la Fraternité. Comme vous le savez, les Exercices auront lieu par visioconférence du 16 au 18 avril. Je vous rappelle que les inscriptions sont ouvertes (**jusqu'au 4 avril** pour la France). Tous les inscrits à la Fraternité ont reçu ma lettre et les indications pratiques pour s'inscrire et participer : je vous prie de les lire toutes les deux avec beaucoup d'attention pour vous préparer de façon adéquate au geste et de ne pas attendre les derniers jours pour vous inscrire de façon à faciliter l'organisation technique du geste. Je rappelle aussi que **l'inscription est personnelle et demandée à chaque participant.**

Le secrétariat a travaillé pour offrir une modalité de participation qui soit la plus simple possible et normalement à la portée de tous. Si participer aux Exercices à Rimini était par le passé impossible pour certains, la visioconférence peut rendre heureux ceux qui pourront finalement les suivre alors que d'autres peuvent n'être pas à l'aise avec les outils numériques. Chacun fera comme il peut en offrant, pour la croissance de sa propre conscience et de celle de tous, ce qu'il pourra ou ne pourra pas faire.

Gestes de la Semaine Sainte. Comme nous l'avions anticipé le mois dernier, de manière extraordinaire, tous les adultes du mouvement sont invités à prendre en considération la possibilité de participer au Chemin de Croix en visioconférence proposé par le CLU l'après-midi du vendredi saint et si possible aussi les deux autres moments du Triduum, le matin du jeudi et celui du vendredi.

Les gestes seront retransmis en direct en streaming sur la plateforme d'*Avvenimenti*.

Le livret des chants et des lectures du Triduum du CLU sera publié sur le site de CL le lundi 29 mars afin de pouvoir suivre avec plus d'attention le geste.

Si les conditions de travail et de vie le permettent, saisissons aussi cette occasion ! C'est un grand cadeau de pouvoir vivre la passion de Jésus en s'identifiant à l'expérience du Triduum pascal tel que don Giussani nous l'a remis pour que puisse grandir en nous cette affection au Christ pleine de raisons qui nous a tant fascinés en rencontrant le mouvement.

Le livre du mois pour avril et mai sera : *À Philémon. Réflexion sur la liberté chrétienne* d'Adrien Candiard, Le Cerf, Paris, 2019. Le texte est un commentaire de la lettre de Paul à Philémon. C'est une aide pour affronter tant de questions qui nous interrogent aujourd'hui. C'est une lettre précieuse surtout pour approfondir ce que cela veut dire que le christianisme est un événement qui s'offre à la liberté et pas seulement un système de règles morales. Nous nous le sommes dit en de multiples occasions : « On n'accède pas à la vérité sans la liberté ». La lecture de ce livre est une occasion pour le vérifier de nouveau dans notre vie de tous les jours.

*Qui cherche trouve*. C'est le titre de la nouvelle campagne d'abonnements à Traces en Italie qui commence dans les prochains jours. En cette année dramatique, nous avons fait place aux questions qui ont explosé en nous et en tous. Et nous avons vu se produire des faits imprévisibles. La revue veut continuer à les raconter : c'est l'instrument le plus simple pour redécouvrir et communiquer le trésor que nous avons trouvé.

Jusqu'au 20 avril, il sera possible d'activer l'abonnement « de soutien » au prix spécial de 40 euros. Je rappelle que s'abonner aide à soutenir aussi le site de CL et les réseaux sociaux.

Profitons de la Semaine Sainte où nous sommes tous invités à nous identifier avec les jours de la Passion de Jésus pour pouvoir arriver à la célébration de Pâques et exploser de cette joie, de cette allégresse que le Christ ressuscité nous communiquera.

Joyeuses Pâques à tous !

Merci